

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

Économies

Pensée critique

Espaces

Politique

Sociétés

Pratiques sociales

Civilisations

BAPTISTE COLIN

**BERLIN-OUEST ET PARIS À TRAVERS LES SQUATTAGES, DE 1945
À 1985. UN MODE D’ACTION AU CARREFOUR DE MOTIVATIONS,
DE BUTS ET DE STRATÉGIES CONFLICTUELLES.**

*Thèse de cotutelle internationale en histoire contemporaine dirigée
par Ingrid GILCHER-HOLTEY (Université de Bielefeld) et André
GUESLIN (Université de Paris Diderot – Paris 7, ED 382), soutenue
le 16 septembre 2016*

Mots-clés : squatt – Paris – Berlin-Ouest – histoire croisée – politique
du logement – mouvements sociaux

Croiser l’histoire de deux villes, Paris et Berlin-Ouest, à travers les squattages qui se déroulent en leur sein : telle est la tâche à laquelle cette thèse doctorale s’est attelée. Il s’est agi de déceler dans les occurrences de cette pratique entre 1945 et 1985 les manières dont différents acteurs s’emparent d’une question essentielle de la vie quotidienne – habiter – et créent ainsi une configuration nouvelle de l’environnement. Les squattages sont intimement insérés dans la matérialité des villes sans nécessairement apparaître au grand jour. L’implantation des squatts dans les interstices urbains attribue à la dimension spatiale de l’observation une signification primordiale.

Un squatt ne ressemble pas à un autre squatt, même si de nombreuses similitudes peuvent être souvent constatées parmi la variété des lieux. Les squatteurs ne constituent pas un groupe identifiable de manière catégorique qui pourrait être déplacé dans le temps et l’espace, d’une constellation vers une autre. Le squattage apparaît néanmoins comme une pratique invariable : ce mode d’action participe de manière synthétique à la connexion entre des individus et des espaces et permet aux premiers de s’introduire dans les seconds et d’envisager d’y rester, quoi que cet état porte à controverse. De ce seul point de vue, il y a à Berlin-Ouest et à Paris la même potentialité des squattages.

Cadre d'analyse

L'une des originalités de cette thèse réside dans la reconstruction historique des évidences que les villes sèment, sur le long terme. Chacune des deux villes comparées se révèle un théâtre particulier. L'objectif de cette étude réside dans l'observation des mutations urbaines susceptibles d'expliquer à la fois l'émergence de groupes d'acteurs prêts à passer à l'acte, et l'évolution que connaît cette pratique en fonction de contextes particuliers, qu'il convenait d'identifier et d'analyser. Le choix de rapprocher ces deux villes procède d'une double volonté : élaborer un cadre théorique et analytique pour l'étude d'une pratique sociale qui a des répercussions indéniables sur l'espace ; évaluer les spécificités de ces espaces en fonction des opportunités politiques, mais aussi dévoiler les rapprochements incontestables de l'histoire urbaine de deux villes aux statuts, aux dimensions territoriales et démographiques, aux terrains politiques et socio-culturels foncièrement distincts.

C'est précisément à l'intérieur de ce cadre que s'articule l'interrelation qui est au cœur même des squattages, entre la dimension économique, la notion de critique urbaine, la préoccupation d'un besoin élémentaire de survie, la stratégie collective d'une lutte, les motivations réformistes ou révolutionnaires, le caractère structurel ou identitaire d'un comportement. Au-delà de son ancrage physique et de sa matérialité, le squattage constitue une expérience performative qui s'inscrit dans un triptyque dimensionnel : il agit comme espace vécu, espace d'orientation et espace d'action¹. La grille d'analyse que pose cette triade donne une lecture souple d'un phénomène qui peut ainsi tout autant être compris comme un mouvement social qu'un recours individuel désintéressé. En revanche, elle rappelle qu'au cœur des squattages, il y a une transgression qui viole le lien entre la normativité des rapports sociaux et le reflet de cette rigidité dans un système matériel ordonné (architectural et urbain).

En comparaison avec Paris, le cas de Berlin-Ouest a semblé pouvoir contribuer à éclairer le phénomène des squattages de manière fructueuse. Arrêter ce choix a supposé d'examiner la comparabilité de ces deux cas et d'expliquer l'axe de communication qui établit leur relation, voire de justifier la comparaison de leur incomparabilité, le cas échéant². L'objet central de l'étude, les squattages, peut être compris comme un phénomène, une pratique potentiellement observable à l'échelle de n'importe quel territoire. Le projet d'aborder l'histoire croisée de Berlin-Ouest et Paris à travers l'axe des squattages répond à

¹ Martina LÖW, *Raumsoziologie*, Francfort-sur-le-Main, 2001, p. 51.

² Marcel DETIENNE, *Comparer l'incomparable*, Paris, Le Seuil, 2000.

la volonté de refléter la présence de ce phénomène prismatique dans une approche processuelle³. L'enjeu était de comprendre les significations des squattages. Cette étude des représentations et de la symbolique associée aux squattages est essentielle pour comprendre les agissements des squatteurs. Il s'est donc agi de dresser un tableau d'ensemble de l'histoire des squattages dans ces deux villes entre 1945 et 1985. La démarche de l'histoire croisée permet de contourner les écueils d'une posture comparatiste qui tendrait à figer l'objet d'étude dans les contextes d'émergence observés. Sa force réside dans la dimension heuristique de la comparaison. En développant une sensibilité à la pluralité des scènes dans lesquelles un même objet est inséré de manière synchronique, il est devenu essentiel, dans une posture proche de la microhistoire, de varier les échelles d'observation et de permettre un infléchissement de la démarche en fonction des résultats qu'elle produisait.

Si cette variation de l'échelle d'analyse permet de différencier les différents niveaux d'interprétation dans lesquels l'espace géographique est imbriqué pour rendre compte de la réalité des squattages, l'intervention méthodologique pour centrer l'attention sur un espace singulier ou sur un aspect de la modification d'un espace apporte un lot de connaissances variées. L'adaptation du chercheur à son objet permet d'enrichir la complexité d'une problématique. Chaque fois la perspective proposée est différente. L'historien du cinéma Siegfried Kracauer formule le mode d'analyse de ces « jeux d'échelle⁴ » par une comparaison photographique et cinématographique : celle de la « caméra-réalité⁵ ».

La considération de ces carrefours d'expériences invitait ainsi à croiser différentes perspectives pour étudier certains aspects de la problématique à des échelles variées, selon des configurations changeantes et intrinsèquement dynamiques. Cette approche a permis de s'intéresser aux interrelations sociales révélées à travers la reconstitution d'événements spécifiques de l'histoire de mouvements locaux. Elle a posé un cadre pour approcher les identités de groupes de squatteurs, ou encore pour reconstruire par sédimentation le poids symbolique d'organisations sociales, de luttes et de mouvements impliqués dans ce phénomène. Le dispositif de l'« induction pragmatique et réflexive »,

³ Sur l'histoire croisée, voir particulièrement Michael WERNER, Bénédicte ZIMMERMANN, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales HSS*, 2003, 58, p. 7-36.

⁴ Jacques REVEL (dir.), *Jeux d'échelle. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, 1996.

⁵ Siegfried KRACAUER, *L'histoire. Des avant-dernières choses*, Paris, Stock, [1969] 2006, p. 117.

élaboré notamment par Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, a permis d'explorer les effets d'interpénétrations et d'enchevêtrement d'un même objet étude à des échelles multiscopiques, tout en ouvrant la perspective de refléter par ce croisement les interférences de la visualité des squattages, c'est-à-dire de la manière dont les squattages sont donnés à voir. Le caractère expérimental de cette approche a offert l'opportunité d'aborder de multiples aspects des squattages et de mieux rendre compte de la plasticité du mouvement qu'ils incarnent, autant dans ses formes de structuration et d'organisation que dans ses activités pratiques.

Faire l'histoire d'un mode d'action peut consister à entreprendre un relevé exhaustif de toutes les occurrences et ainsi de décortiquer les éléments qui le constituent afin d'en comprendre les mécanismes. En raison du cadre choisi, il fallait répondre à trois exigences. La première résidait dans l'objectif comparatiste de l'analyse qui a nécessité des adaptations perpétuelles en raison du fait qu'il n'était pas possible de dégager des niveaux de connaissance ou d'obtenir des résultats qui auraient pu satisfaire l'exigence de complémentarité associée à cette méthode. Il a fallu trouver des moyens pour faire varier les dimensions, dynamiser le temps et convoquer des ressources dépassant un cadre trop strict, pour arrondir certains angles. La deuxième a trait à la chronologie. Les squattages changent avec le temps et chacune des configurations qui a pu être dégagée s'installe alors dans une logique différente qu'il faut décoder avant de pouvoir ensuite réellement avancer avec l'objet. La dernière résidait dans la manière de faire parler l'objet, c'est-à-dire les perspectives choisies pour interroger l'objet.

Chaque fois qu'un squatteur squatte, chaque fois qu'un squatt évolue dans son existence, ce sont de multiples dynamiques qui déroulent leurs engrenages. Cette difficulté met en évidence deux enjeux majeurs du travail historiographique : la méthode et les sources. Disciple de l'École historique de Bielefeld et soucieux d'inscrire mes travaux dans un courant de transdisciplinarité, je me suis saisi de l'exigence méthodologique en élaborant un cadre théorique et analytique qu'il m'est apparu essentiel d'introduire dans le corps de la thèse, dépassant ainsi le cadre du récit historique. L'inclusion de perspectives dynamiques (l'histoire croisée et l'approche micro-historique, notamment) a commandé une adaptation processuelle du cadre d'analyse en fonction des résultats.

L'enjeu principal de cette recherche réside dans l'analyse des processus qui donnent une telle visibilité à ce phénomène. Les archives renseignent sur la présence de squatts là où l'on sait qu'ils ont été traités comme tels. Avant d'être occupé, un bâtiment n'est pas un squatt. Une fois évacué, s'il n'est pas détruit ou réinvesti, il devient autre chose.

Avant de squatter, un individu peut être, du point de vue de l'historien, invisible ou porter d'autres étiquettes qui ne laissent en rien présager du statut qu'il va endosser dès qu'il devient squatteur. S'il ne sévit pas ailleurs une fois expulsé, il n'est plus squatteur. Si le squattage auquel il participe n'est pas enregistré comme tel dans un registre où l'historien constate qu'une certaine chronique des squattages est déjà disponible, il n'existe pratiquement pas. La vision est parfois leurrée dès lors que l'attention est focalisée sur des conduites identifiées comme déviantes, contestataires, et dont la dimension protestataire revient à spectaculariser leurs effets⁶. Ces remarques soulignent combien la manipulation des étiquettes et les représentations qui accompagnent le sujet sont décisives dans la fabrication des sources et déterminent également l'accessibilité de ce corpus.

L'enquête historique a récolté et compilé les éléments significatifs pour établir les interrelations complexes entre les structures sociales et les dynamiques individuelles, entre le contexte urbain global et la présence infinitésimale d'un local squatté, entre le caractère statique et figé du code de la propriété privée et l'interpellation éthique du symbolisme moral émanant de la visibilité des squattages. L'objet d'étude a été abordé comme une « arène », autour de laquelle différents « postes d'observation » ont été aménagés. Le choix de cette métaphore n'est pas anodin : il permet d'aborder la question des sources. Les préoccupations ont été de deux ordres : donner la parole aux acteurs des squattages, donc aux squatteurs ; inclure d'autres regards (institutionnel, médiatique, culturel, associatif) afin de varier les points de vue et d'investir le champ des représentations. Chacun de ces postes a offert un point de vue particulier à partir duquel, dans un parcours d'aller-retour entre le cœur de cette arène et une élévation à des niveaux d'analyse, je me suis interrogé sur les significations individuelles et collectives des squattages. C'est la raison pour laquelle l'exercice premier de mes recherches a été de questionner la construction sémantique du sujet de ce travail.

⁶ Sur ce point, voir Dieter RUCHT, Thomas OHLEMACHER, « Protest Event Data : Collection, Uses and Perspectives », in M. DIANI, R. EYERMAN (dir.), *Studying Collective Action*, Londres / Newbury Parks / New Dehli, Sage Publications, 1992, p. 76-106 ; Olivier FILLIEULE, « On n'y voit rien. Le recours aux sources de presse pour l'analyse des mobilisations protestataires », in P. FAVRE, O. FILLIEULE, F. JOBARD (dir.), *L'atelier du politiste. Théories, actions, représentations*, Paris, La Découverte, 2007, p. 215-240.

Résultats

Éclairer les conditions de la construction sociale des représentations était l'un des enjeux de mes recherches. Le champ lexical qui se rapporte à ce phénomène et l'usage du vocabulaire associé tendent à restreindre la complexité de l'objet à un seul trait d'analogie : l'illégalité. J'ai démontré dans cette thèse que l'étiquetage qui réduit la focale d'observation à la dimension juridique des squattages n'est que le résultat d'un processus. Quand bien même il existe un état concret dans celui d'être squatteur, les multiples cas analysés soulignent le fait qu'un squatteur est identifié comme tel et dérange parce qu'il est considéré comme une incarnation d'éléments susceptibles d'être associés à la présence de squatts. Les squattages ont une historicité. Le cadre analytique défini pour cette étude a nécessité de trouver des moyens pour faire varier les dimensions et convoquer des ressources répondant à la problématique générale.

Squatter peut se révéler une affaire de conviction, mais l'idée ne fait pas la pratique. De même qu'il peut sembler plus ou moins grave de squatter, il est plus ou moins simple de passer à l'acte. L'illégalité du squattage ne constitue pas une revendication constante car une forte dimension individualiste caractérise cette pratique : en premier lieu, c'est la facilité à disposer d'un logement que procure ce mode d'action qui intéresse les squatteurs. En cherchant à définir positivement le phénomène des squattages, c'est-à-dire en le dénuant de toute notion juridique, il n'en reste que l'espace *créatif* qu'ils constituent. Mais l'urbanisme et les politiques du logement sont soumis à des mécanismes de pouvoir. Les structures de domination dans la constitution et l'ordonnement de l'espace déterminent les champs d'action et d'interaction possibles pour l'utilisation, la fonctionnalisation et l'appropriation (même symbolique) d'espaces par les individus. Il n'y a pas d'autonomie possible dans la question du logement car les individus sont bloqués par des nécessités financières.

La crise du logement agit comme un facteur structurel déterminant pour les pratiques sociales, les interactions et les agencements entre les différents processus à l'œuvre dans la dynamique d'une ville. Cette étude a fourni de nombreux facteurs descriptifs et explicatifs des formes que prend cette crise au fil du temps, et selon les espaces considérés. En suivant l'arborescence des structures causales qui peuvent être évoquées pour expliquer la persistance d'inégalités et de déséquilibres à l'intérieur du système de répartition et dans l'organisation des politiques du logement, on parvient à l'argument téléologique selon lequel l'argent serait la source de tous les malheurs des squatteurs,

ou plutôt le rapport marchand régissant le secteur économique de l'immobilier. C'est finalement la machine urbaine qui a déterminé les bornes chronologiques de ces recherches.

La chronologie retenue pour l'étude croisée des squattages à Paris et Berlin-Ouest est celle qui voit émerger ce phénomène dans les deux villes, puis quasiment disparaître en 1985. Il semble que l'on puisse distinguer trois périodes qui enregistrent les mutations des rapports de force que les squattages représentent. L'époque qui suit la fin de la Deuxième Guerre mondiale en constitue l'ouverture. Elle est déterminante car s'y décident et s'y dessinent les politiques du logement qui transforment les villes sous un masque de modernité. La première période correspond donc aux tentatives pour imposer une participation populaire à l'effort de la reconstruction : il y a de réelles attentes qui sont formulées à l'adresse de l'appareil administratif et l'action de l'État incarne les espoirs d'une société engagée sur les voies de la reconstruction. L'année 1945 marque en fait l'apparition du phénomène ou, plus précisément, sa désignation dans le vocabulaire français. Tandis que naissent à Paris les premières velléités d'un mouvement local dans une dynamique nationale (ou plutôt : transrégionale, voire translocale), tout est entrepris à Berlin-Ouest pour que les sinistrés n'aient nul besoin de songer à recourir à de telles pratiques. Cette première période court jusqu'aux débuts des années 1960.

La période qui suit peut être caractérisée par une mainmise du capital sur la question urbaine : la configuration spatiale de la société prend des allures qui ne correspondent ni à ses besoins ni à ses attentes. Les premières critiques sont formulées : il semble impératif de reprendre la main et d'engager une confrontation idéologique avec les aménageurs et les urbanistes. Près de vingt ans plus tard, après leur émergence dans l'espace des mouvements sociaux ouest-européens, les squattages ponctuent l'histoire des villes européennes et le phénomène reflète les mutations sociales : les performances se diversifient, la population des squatts se pluralise, les occurrences se multiplient. Cette chronologie vient confirmer la liaison entre la problématique des squattages et les questions du logement. L'étude aurait pourtant été incomplète si elle s'était limitée à ce cadre. Les squattages sont bel et bien des pratiques enactées qui mettent en scène divers paramètres et de multiples acteurs qu'il convient de considérer à travers leurs interactions.

La troisième période se manifeste avec les revers de la crise économique de 1973. Les squattages connaissent leur apogée à partir de 1976 tandis que, d'une part, les villes subissent à nouveau de profonds changements structurels et que, d'autre part, les formes de gouvernance évoluent. Le « tournant » libéral des gouvernements (1982-1983) montre

l'instauration des structures et des instruments de répression et de contrôle des velléités exprimées à travers les squattages. Malgré la résonance à laquelle est parvenu le mouvement squatteur au sein d'un vaste milieu alternatif, l'élan d'une certaine illusion quant à l'existence d'un mouvement squatteur vient à décliner après l'été 1981. Au cours de l'année 1984, avec l'effondrement du mythe de la modernité et de la prospérité économique, le phénomène semble relégué à un rang annexe des conflits sociaux. À cette époque, les deux villes ont atteint un degré d'urbanisation qui introduit une nouvelle dimension de la crise du logement.

Structure

La thèse est découpée en sept chapitres. Le premier décline les éléments constitutifs de l'objet de recherche dans son intégrité. Cet objectif est lié à l'enjeu de parvenir à contenir les squattages dans des limites afin de produire une définition fertile, tout en conservant une souplesse de réflexivité afin de rendre compte du double caractère dynamique qui accompagne les squattages dans cette entreprise, à la fois pratique sociale et objet de croisement. Ce tableau est complété par la reconstruction étymologique et sémantique, dans une perspective comparative, des termes employés pour désigner les squattages. Cette ouverture permet d'insister sur les facteurs qui pèsent sur les squatteurs, et notamment sur ceux agissant en 1945, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale.

Le second chapitre s'intéresse à la situation du logement dans les deux villes considérées, présentant un tableau de la situation en 1945. Bien qu'il s'agisse en premier lieu d'esquisser les fondements des politiques d'urbanisme et de la construction afin de mieux évaluer les conditions matérielles dans lesquelles émergent les squattages, la démarche consiste à dresser le portrait de deux villes qui subissent une crise du logement structurelle, à laquelle les ambitions de la modernité veulent répondre en proposant des outils variables destinés à fournir à chaque foyer un logement convenable, approprié à ses besoins et ses ressources. Ce panorama présente des modèles projectifs de société.

Berlin-Ouest et Paris connaissent là des destins séparés. Le cours de l'histoire semble démontrer que chacun a pu trouver à se loger dans la première sans avoir recours au squattage. L'histoire croisée justifie que l'analyse se poursuive en se concentrant sur le cas parisien tout en donnant de multiples éléments qui éclairent sur le caractère processuel de l'approche inductive pragmatique. Les troisième et quatrième chapitres se concentrent donc sur la seule situation parisienne jusqu'en 1960. À travers une étude chronologique des événements, les recherches se sont

concentrées sur les mouvements familiaux en pleine effervescence au cours de la longue période de reconstruction. L'étude fait peser sur ces formes d'organisation ancrées dans le milieu catholique et ouvrier de la France d'après-guerre la responsabilité d'évaluer la performativité d'un mode d'action présenté comme une forme de lutte nouvelle car reposant sur un cadre législatif propice. Couplé à l'objectif historiographique de rendre compte de la manière dont se construisent et se déroulent ces premiers squattages sur un plan d'application concrète et d'interprétation symbolique, cet exercice offre effectivement l'opportunité de densifier progressivement le fil des dimensions analytiques croisées. Alors que ces organisations familiales sont en proie à des conflits internes portant sur la mesure qu'il convient de porter à l'action politique dans le respect de la doctrine chrétienne, la pratique du squattage est réhabilitée au tournant des années 1950. La situation du logement demeure dramatique et, à petite échelle, des formes alternatives de production du logement émergent, parfois sans considération des normes en vigueur. Les squattages connaissent alors une impulsion structuratrice, profitant d'un cycle d'opportunités qui conduisent à instrumentaliser la visibilité et le caractère criant de la crise du logement. Portés par des personnes qui contribuent à établir un rapport de force entre le mouvement squatteur et l'administration, les squattages assoient leur légitimité au sein de l'espace des mouvements sociaux.

Le visage des villes change. La fin de la reconstruction est décrétée. L'Europe semble entrer dans une nouvelle ère. L'enregistrement de ces mutations produit des incidences sur les dynamiques par lesquelles circulent les squattages. Il s'agit dès lors de proposer les angles qui reflètent de la manière la plus opératoire les prismes de lecture pour décrire, raconter et interpréter comment se forment, au cours des longues années 1960, les conditions d'accueil pour le renouvellement d'une pratique collective, à Paris et à Berlin-Ouest. Le cinquième chapitre présente les conditions de ce croisement, et introduit ainsi les bases structurelles et idéelles à partir desquelles vont se (re)construire les squattages. Ceux-ci ne semblent plus tant motivés par des conjonctures structurelles particulières, liées aux marchés du logement et du travail. Ils s'insèrent dorénavant dans des processus de mobilisation convergents. La référence aux modèles italiens de la critique urbaine (le mouvement opéraïste) est prégnante dans cette tendance, de même que les écrits situationnistes ont contribué à articuler cette critique sur un mode pratique. L'émergence de la catégorie des « marginaux » comme acteur social de la contestation favorise la multiplication, l'identification et l'étiquetage des squatts. Le quartier comme entité territoriale agit à la fois comme producteur d'une certaine identité collective et comme

enjeu, particulièrement après 1968 et la revendication d'une autogestion généralisée, donc couplée à la question de l'espace de vie et de travail. L'idée-phare est désormais : vivre autrement.

Le sixième chapitre donne à voir le fleurissement d'un mouvement en pleine expansion après 1970. La dizaine d'années qui parachève la période historique considérée est celle qui compte la plus large palette de nuances dans les squattages. L'enjeu de représenter cette réalité a nécessité d'adapter le dispositif d'analyse en fonction des critères sélectionnés dans chaque configuration qui se pose comme un point d'intersection des deux villes. L'étude s'intéresse de près aux organisations qui sont au cœur de squattages de cette période : le Secours rouge au début des années 1970 ou encore Action directe (en 1982) à Paris, Rote Hilfe et surtout Schwarze Hilfe à Berlin-Ouest en 1970-1971. À partir de l'étude d'un quartier (Kreuzberg) et d'une étude de cas (le squattage du Bethanien) en 1971, la question de l'implication de l'Église évangélique est introduite. D'autres analyses sur l'action spécifique de squatteurs selon une logique de défense et de préservation d'un quartier démontrent le renouveau de la pratique du squattage : le quartier du Marais, le 14^e arrondissement à Paris, et la portion du SO36 portent assurément les marques des squattages dans leur mémoire urbaine. Enfin, ce chapitre aborde des groupes plus spécifiques, précurseurs d'un certain discours revendiquant le droit au logement, adeptes de la rénovation autonome pour contrer des logiques immobilières spéculatives. Dans une dimension encore nouvelle, l'émergence de collectifs d'artistes est étudiée à partir du collectif Art-Cloche à Paris, et du squatt KuKuCK à Berlin-Ouest.

Si cette méthode permet de produire de multiples histoires interconnectées et enchevêtrées, l'analyse devait encore répondre à l'impératif de relier les différents tissus entremêlés pour décliner quelques perspectives d'interprétation proposées à partir d'études de cas. La thèse se termine dans une perspective thématique qui vient éclairer les représentations interactionnelles des modes pratiques et discursifs de recours aux squattages, réitérant presque inlassablement l'opposition entre la légitimité et l'illégalité d'une action significative, symptomatique et conflictuelle. Tout en replaçant la question du logement et surtout l'insertion de cette problématique à l'échelle urbaine, l'étude se termine donc par une relecture des rôles exécutés par chacun des trois « personnages » de cet exercice historiographique : les acteurs, les espaces et les dynamiques qui circulent et s'agencent dans ce processus. Cette dernière étape remplit plusieurs objectifs : elle opère un retour sur les grilles interprétatives pour appuyer le fait que la constitution de modèles typiques ne résulte que de la complexité d'ajouter à un objet

une dimension supplémentaire. Elle agit en écho aux éléments mis en valeur dans l'essai de définition introductif pour mieux rendre compte du caractère construit et évolutif des squattages. Il s'agit là d'éclairer sur les représentations qui interagissent sur les modes pratiques et discursifs de recours aux squattages à travers des processus argumentatifs réitérant presque inlassablement l'opposition entre la légitimité et l'illégalité d'une action significative, symptomatique et conflictuelle.

Ces sept chapitres constituent le squelette des recherches entreprises dans l'objectif de déceler les motivations qui animent divers acteurs à développer des stratégies variables dans l'espoir d'atteindre des buts néanmoins différents, parfois divergents et souvent utopiques, et cela tout en empruntant une manière d'agir qui présente l'apparence d'une même et uniforme boîte à outils. Cette thèse propose une insertion incarnée et croisée des enjeux politiques, économiques, idéologiques et pragmatiques qui pèsent sur les acteurs concernés par les squattages. C'est précisément la considération de ces multiples thématiques corrélatives qui permet de souligner que l'identification et l'existence des squattages ne sont pas tant déterminées par les acteurs que par les conditions dans lesquelles les squatteurs évoluent. L'intérêt de cette recherche doctorale réside donc dans l'étude des faits qui informent sur les manières dont les squatteurs s'accommodent de cette situation, ou la dénoncent. La tension née de l'opposition entre ces deux camps donne à voir des événements qui se jouent à l'échelle territoriale. L'étude a ainsi rendu compte, par la variation des points de vue et des échelles, des différents domaines par lesquels il est possible d'appréhender la thématique des squattages.

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

DOSSIER THÉMATIQUE

Maria PODZOROVA, Ninon DUBOURG

Utiliser l'histoire : regards croisés sur la discipline historique

Anna SHAPAVALOVA

La fabrique d'un mythe fondateur ancré dans l'avenir : la rhétorique interventionniste lors des procès-spectacles en URSS

Sophie DE CHIVRÉ

La reine Victoria et ses enfants : une approche historique des photographies de groupe en famille au XIX^e siècle

Kevin GUILLAS-CAVAN

Interpréter changements et continuités en Allemagne : un retour à l'approche gerschenkronienne de l'histoire

Paraskevi MICHAILIDOU

Histoire, archéologie et construction de la nation : le cas de la Grèce

VARIA

Kevin BLARY

Corps de femmes, corps de la Ville : pour une analyse spatiale de l'*Historia Naturalis* de Pline l'Ancien

Nataliya YATSENKO

« Voyage sur une autre planète » : les lecteurs et assistants de français dans les facultés soviétiques vus par eux-mêmes (1958-1991)

RÉSUMÉS DE THÈSE

Baptiste COLLIN

Berlin-Ouest et Paris à travers les squattages, de 1945 à 1985. Un mode d'action au carrefour de motivations, de buts et de stratégies conflictuelles

Sévrine DAGNET

Le nom dans les grammaires françaises des XVII^e et XVIII^e siècles : définitions, classements et détermination

Raja GMIR

La diathèse circonstancielle en français au moyen du verbe voir : étude syntaxique, sémantique et pragmatique

Jeanne IMBERT

Édouard Dujardin : un cas exemplaire au sein du symbolisme. Genres et formes (1885-1893)

Romain JALAMBERT

Les vers latins en France au XIX^e siècle

Pascal MONTLAHUC

Le pouvoir des bons mots. « Faire rire » et politique à Rome du milieu du III^e siècle a. C. jusqu'à l'avènement des Antonins

Delphine PIÉTU

« Goss's de la rue, goss's du pavé ». Enfants et adolescents des milieux populaires dans l'espace public parisien de 1882 aux débuts des années 1960

COMPTE RENDUS DE LECTURE

Claude CALAME et Pierre ELLINGER

Du récit au rituel par la forme esthétique. Poèmes, images et pragmatique culturelle en Grèce ancienne, Paris, Les Belles Lettres, 2016 (Eléonora COLANGELO)

RÉSUMÉS, MOTS CLÉS ET BIOGRAPHIES DES AUTEURS

